

Sylvia Chiffolleau

Catherine MAYEUR-JAOUEN, *Pèlerinages d'Égypte. Histoire de la piété copte et musulmane, xve- xxe siècles*

Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en
Sciences Sociales, coll. « Recherches d'histoire et de
sciences sociales », 107, 2005, 445 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Sylvia Chiffolleau, « Catherine MAYEUR-JAOUEN, *Pèlerinages d'Égypte. Histoire de la piété copte et musulmane, xve-xxe siècles* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-73, mis en ligne le 13 février 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/3991>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/3991>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Sylvia Chiffolleau

Catherine MAYEUR-JAOUEN, *Pèlerinages d'Égypte. Histoire de la piété copte et musulmane, xve-xxe siècles*

Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 107, 2005, 445 p.

Pagination de l'édition papier : p. 115-283

- 1 C'est à une incursion dans l'histoire et les pratiques des mouleds égyptiens que nous convie Catherine Mayeur-Jaouen. Ici point de recours aux multiples théories sur le pèlerinage mais une inscription franche dans la perspective de la culture folklorique développée par Jean-Claude Schmitt, accompagnée de quelques références à Turner et Dupront. L'auteure mène une rigoureuse investigation historique, sur la longue durée, appuyée sur une vaste bibliographie qui figure en fin d'ouvrage, ainsi qu'une minutieuse description, un récit vivant des pèlerinages d'Égypte mené d'une plume sûre et précise. Faisant suite aux travaux de l'auteure portant sur le mouled de Sayyid al-Badawī à Tantâ, le plus célèbre d'entre eux, cet ouvrage est une synthèse du phénomène pérégrin en Égypte, tant chez les coptes que chez les musulmans, fruit de vingt années de recherche mais aussi de fréquentation, d'immersion dans les mouleds égyptiens. L'exploration de ceux-ci est présentée en dix chapitres précédés d'une introduction qui précise la définition de ce « noyau constitutif de (la) culture populaire » égyptienne partagée par les deux confessions, phénomène polymorphe, à la fois pèlerinage, fête patronale, foire et fête foraine, présente les sources, discrètes jusqu'au XIX^e siècle, insiste enfin sur la nécessité de compléter celles-ci par un travail de terrain qui permet une confrontation permanente entre passé et présent ainsi que le comparatisme entre mouleds musulmans et coptes.
- 2 Le premier chapitre fait un sort au mythe répandu d'une origine pharaonique des mouleds, origine à laquelle bien des auteurs se plaisent à renvoyer tout phénomène égyptien. L'auteure rappelle en effet que « des ruptures sans retour caractérisent en réalité les passages d'une religion à l'autre ». Ce fut le cas lors de la christianisation de l'Égypte qui s'est bien peu inscrite dans la continuité d'un paganisme lui-même largement moribond. Seuls le culte des morts, la fréquentation familière des tombeaux, « lieu de vie plus que de mort », qui donnent à la piété égyptienne une tonalité si particulière, semblent aux yeux de l'auteure pouvoir être retenus comme terreau des pratiques religieuses actuelles. C'est ainsi que le culte des saints, martyrs et moines, a fondé les premières pratiques pérégrines de l'Égypte chrétienne et constitue, encore aujourd'hui, une dimension essentielle de la piété copte. L'arrivée de l'islam marque une nouvelle rupture : bien des sites, églises ou monastères, sont détruits, entraînant une surenchère sacrée sur les lieux demeurés chrétiens. Encore nombreux, les coptes partagent alors avec les musulmans une culture populaire commune et les fêtes et pèlerinages des premiers ont sans doute influencé ceux des seconds avant qu'ils ne prennent un visage caractéristique lié au culte des saints musulmans et au soufisme. Le second chapitre s'attarde sur l'histoire longue des mouleds musulmans. Le culte des saints connaît un regain sous les Fatimides, lesquels portaient une vénération particulière au Prophète, à ses proches et sa famille (les Gens de la Maison) et furent à l'origine de la célébration de l'anniversaire du Prophète (*mawlid en-nabī*). Cette célébration devient une matrice des mouleds musulmans d'Égypte qui apparaissent au XIV^e siècle et connaissent un succès et une floraison constants sous les Mamelouks puis les Ottomans. Bien documentés à l'époque ottomane, les mouleds s'y montrent en évolution constante : ils s'en créent sans cesse de nouveaux, notamment autour des saints soufis, cheikhs de confrérie. Les mouleds n'en sont pas moins liés au pouvoir politique et deviennent alors des pôles commerciaux importants. C'est ainsi que les mouleds entrent au XIX^e siècle dans une période d'apogée, sous le regard des voyageurs occidentaux, avant de se transformer à

- nouveau, de décliner sous les assauts du réformisme musulman, de la volonté modernisatrice et des tentatives de contrôle de l'État, bien qu'ils manifestent aujourd'hui une étonnante résilience.
- 3 Le chapitre suivant développe les espaces et les temps des mouleds. Si la plupart des mouleds coptes sont fondés sur la présence de reliques, sur une sainte mémoire, notamment celle du passage de la sainte Famille, ou encore sur un miracle, une apparition, c'est au *hajj*, le pèlerinage à La Mecque, que se réfère tout mouled musulman. L'attraction de celui-ci reste néanmoins le saint, mais en l'absence de reliques et de représentations du saint « s'impose une dictature du lieu » : la rencontre, l'intercession, insiste l'auteure, n'est possible qu'au terme d'un pèlerinage, généralement auprès d'un tombeau. En revanche, c'est auprès des églises ou des monastères que se rendent les coptes. Dans les deux cas, le lieu demeure souvent marqué d'un signe de la nature, arbre ou eau, même si l'action des réformismes tend désormais à occulter ces références. Les mouleds coptes obéissent au calendrier solaire et célèbrent la fête liturgique du saint, jour anniversaire de sa mort ou de son martyre. Le calendrier des mouleds musulmans est en revanche fort mouvant et il s'avère difficile d'en connaître les dates à l'avance. L'inscription de nombreux mouleds musulmans dans le calendrier solaire témoigne de la perpétuation de rythmes agraires scandés par le calendrier copte. La majorité d'entre eux utilise néanmoins le calendrier lunaire et la célébration locale d'un saint est souvent liée à celle d'une importante fête musulmane. Les mouleds d'antan, qui pouvaient durer jusqu'à un mois, ne sont plus et les plus importants d'entre eux, aujourd'hui, n'excèdent pas une semaine. Les plus nombreux se célèbrent en deux ou trois jours mais c'est souvent la nuit, temps de la fête, qui en est le moment fort, souligné d'une débauche de lumière.
- 4 Avec le quatrième chapitre, on pénètre plus intimement dans la pratique des mouleds. Longtemps fréquentés par toutes les classes sociales, les mouleds musulmans sont aujourd'hui passés « du côté des humbles et des ruraux » même si certaines élites continuent à s'y rendre. La présence de celles-ci est plus constante dans les mouleds coptes. Outre les badauds, les femmes, de plus en plus présentes, et les enfants, pour qui c'était autrefois souvent le moment de la circoncision, les mouleds attirent nombre de dévots, soufis engagés dans une confrérie dont les tentes (*khidma-s*) jouent un rôle majeur dans l'hébergement et l'hospitalité des pèlerins, habitués des mouleds, amis des saints (*muhibbīn*) ou illuminés (*magzūb-s*). Pour la jeunesse, les mouleds sont toujours occasions de distraction parfois débridée.
- 5 Le mouled, acte collectif, réitère la *ziyāra*, visite aux tombeaux des saints, démarche individuelle dont les rituels sont décrits au chapitre 5. Cette visite se fait généralement en groupe, dans la mixité, mais la motivation repose sur une initiative personnelle : il s'agit de rechercher la *baraka* du saint mais surtout son intercession, demande de grâce pour des questions de santé, de cœur ou de fertilité. Les musulmans se présentent pieds nus auprès du tombeau représenté généralement par un cénotaphe vide, s'y livrent au rite de la circumambulation, disent des prières, caressent le tombeau ou sa grille, se recueillent et parfois y passent la nuit. La visite se clôt par un repas pris en commun. Plus statiques que les rituels musulmans, les rituels de la *ziyāra* copte, souvent conduits dans le cadre paroissial, privilégient la vénération des icônes, le toucher des reliques. Dans les deux cas cependant, les pèlerins laisseront derrière eux une trace de leur passage, menus objets, ou lettre adressée au saint et emporteront un souvenir du saint, tissu imprégné de sa *baraka*, colifichets ou images pieuses achetés à proximité du lieu sacré. Ainsi un vœu (*nadhr*) s'est noué entre le pèlerin et le saint, le terme désignant la promesse faite en retour de l'action de grâce comme l'offrande elle-même, aujourd'hui surtout du numéraire, voire toute action liée au vœu.
- 6 Le mouled diffère de la *ziyāra* en ce qu'il s'inscrit dans une date précise et dans une certaine durée, moment privilégié qui sature le lieu saint de *baraka*. Le chapitre 6 s'attarde sur les rituels propres aux mouleds. Chez les coptes comme chez les musulmans, la nourriture occupe une place centrale : l'approvisionnement est un souci majeur et l'on y fait presque continûment bombance, bien que les mets soient souvent modestes. La viande, issue du sacrifice des animaux, y tient néanmoins une place importante. Pour les coptes, les mouleds sont occasions de baptêmes, de messes, d'exorcismes et de processions. Ces dernières diffèrent sensiblement de celles des musulmans : les processions chrétiennes sont très cléricalisées ; elles exhibent images et reliques par l'intermédiaire desquelles le croyant, simple spectateur, entre en contact

avec le sacré. Les processions des mouleds musulmans sont le plus souvent orchestrées par les confréries soufies et célèbrent en leur centre le *khalifa*, successeur du saint, ou un signe du saint, son turban ou un palanquin figurant son cénotaphe, ou évoquant la cérémonie qui annonçait le départ de la caravane égyptienne pour le *hajj*. Les itinéraires de procession expriment la mise en scène des identités et des rapports sociaux dans l'espace de la ville ou du village ; ils témoignent du rapport des mouleds (et du religieux) au politique. Nombre d'entre elles, notamment les processions finales, avaient autrefois un caractère carnavalesque dont peu de chose subsiste aujourd'hui. L'une des composantes majeures des mouleds musulmans demeure le *dhikr*, cérémonie soufie de répétition du nom de Dieu, scandée par une récitation de poèmes religieux accompagnée de musique. Les dévots l'accompagnent d'un balancement rythmique du haut du corps, dans un ample mouvement des épaules et de la tête. Chants et musique soufis des mouleds, dont certains artistes sont devenus des célébrités, forment une part importante de la culture populaire égyptienne.

7 Le mouled n'est pas seulement rituel religieux, il est aussi fête foraine dans laquelle musarde le chapitre 7. Bien des attractions qui faisaient les mouleds du XIX^e siècle ont aujourd'hui disparu ou sont en passe de l'être : le théâtre d'ombre a fait place aux marionnettes qui à leur tour s'effacent du paysage moulédien, les montreurs d'animaux ont disparu mais de modestes cirques font encore des prestations fort appréciées du public. Baladins et saltimbanques se font rares mais la danse du bâton, caractéristique de Haute-Égypte, ainsi que les courses de chevaux connaissent un succès durable. Partout on trouve des balançoires, des stands de tir et des jeux d'adresse, quelquefois des autos tamponneuses, des jeux vidéo et, de plus en plus souvent, des photographes qui immortalisent la pieuse et festive visite. conteurs et musiciens qui animent la vie des cafés populaires demeurent présents mais cèdent le pas devant les chanteurs soufis ou les psaumes des moines coptes : poussés par la réforme qui tend à séparer sacré et profane, les mouleds s'assagissent. Ils avaient, en effet, fort mauvaise réputation comme le rappelle le chapitre 8. Depuis les origines, soit le XIV^e siècle, les mouleds n'ont cessé de soulever des critiques : consommation de boissons alcoolisées et de drogue, jeux de hasard, comportements déviants ou violents, exhibition de la pauvreté, prostitution et plus généralement licence sexuelle au rôle « agraire et reproducteur », pratiques fakiriques de certaines confréries soufies... bien des aspects des mouleds qui « permettent de s'affranchir temporairement des normes de la vie ordinaire » apparaissent choquants aux yeux des bien-pensants.

8 Ces dérives ajoutées au soupçon d'une origine et d'une nature non orthodoxe des mouleds ont provoqué l'ire des réformistes musulmans depuis les années 1880. C'est l'impact de ceux-ci, et plus généralement l'impact de la modernisation sur les mouleds, que développe le chapitre 9. Le réformisme musulman condamne sans appel le culte des saints et sa manifestation la plus visible, les mouleds. De leur côté, les modernistes, adeptes de l'occidentalisation, voyaient dans ceux-ci le témoignage de l'arriération de l'Égypte et l'expression d'une culture rurale et de la pauvreté qu'il convenait d'éradiquer. C'est à la fin du XIX^e siècle que l'État, s'appuyant sur un soufisme étatisé, a commencé à réguler et moraliser ces manifestations populaires, d'abord en censurant la prostitution et la licence sexuelle puis les pratiques fakiriques. L'occupation britannique enchérit sur ce mouvement d'ordre en contrôlant la mendicité, en interdisant l'esclavage, activité centrale du mouled de Tantâ, enfin en renforçant le rôle de la police qui brime les fêtes foraines et les processions carnavalesques. Bientôt c'est l'urbanisation qui viendra étouffer les mouleds dans des espaces restreints. L'État, absent du titre du chapitre, mais présent en filigrane des mesures d'hygiène, des mutations de l'urbanisme, des développements des équipements publics, de la voirie, semble porter une large responsabilité dans l'évolution des mouleds aux XIX^e et XX^e siècles et dans les changements qui les ont affectés. En revanche, c'est bien aux forces religieuses, en relation avec l'État, que l'on doit la nouvelle définition du sacré présentée par l'auteur en fin de chapitre. Les vies des saints sont soigneusement revues par les autorités religieuses, dépouillées de ce qui relève du merveilleux, historicisées et dûment imprimées et éditées. Ces révisions entraînent celles des pratiques : les références à la nature disparaissent de l'abord des lieux saints, les sacrifices d'animaux sont honnis, les manifestations ostentatoires et bruyantes de joie et d'amour pour le saint

sont proscrites, la séparation des sexes imposée dans les mausolées. Le soufisme lui-même se réforme, sous la houlette du Haut Conseil des confréries soufies, émanation du pouvoir politique, pour apparaître respectable aux yeux du réformisme ; il a donné naissance à des mouleds d'un nouveau type, spiritualisés et dépourvus d'aspects festifs. Cependant, insiste l'auteur, la résilience actuelle des mouleds témoigne aussi de la persistance d'un soufisme populaire qui puise ses racines dans l'héritage soufi de l'époque médiévale.

9 C'est aux conséquences du renouveau copte sur les mouleds qu'est consacré le dernier chapitre. Alors que coptes et musulmans partageaient une vision du monde assez similaire, une même culture populaire, qui s'exprimait notamment dans leurs mouleds, où se manifestait une identité villageoise dépassant les clivages confessionnels, la réforme de l'Église copte, « aux accents puritains et souvent fondamentalistes », est venue, depuis les années 1960, mettre un terme aux réjouissances communes autour de la figure d'un saint. Là aussi, les hagiographies se sont vues réviser ; là encore la censure s'est exercée sur les festivités liées aux mouleds. Les rites sont repris en main par les autorités religieuses. L'action conjuguée des deux réformismes a désormais séparé les communautés dans la célébration des saints : la mixité confessionnelle, si fréquente autrefois dans les mouleds, n'est plus de mise. C'est bien à la disparition d'une culture folklorique commune qu'assiste ce début de XXI^e siècle, conclut l'auteure. Certes, bien des gens fréquentent encore les mouleds, ruraux, néo-urbains et, souvent aussi, membres des élites, mais pour beaucoup d'Égyptiens les mouleds sont maintenant des curiosités distancées, devenues quasi-légendes par méconnaissance.

10 Dans cet ouvrage, C. Mayeur-Jaouen met au jour un processus historique exemplaire qui conduit à la dispersion, peut-être bientôt à la disparition, d'une culture populaire fabriquée de longue date et peaufinée par les siècles, sous les assauts d'une modernité elle-même multiforme. Au-delà de la rigoureuse histoire et de la fine description d'un phénomène spécifique, celui des mouleds, ce livre offre une belle ethnographie de l'Égypte d'aujourd'hui, changeante, hésitante entre tradition et modernité. Il dessine finalement les contours d'une piété aux multiples visages, bien loin de se réduire au seul fondamentalisme.

Pour citer cet article

Référence électronique

Sylvia Chiffolleau, « Catherine MAYEUR-JAOUEN, *Pèlerinages d'Égypte. Histoire de la piété copte et musulmane, xve-xxe siècles* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-73, mis en ligne le 13 février 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/3991>

Référence papier

Sylvia Chiffolleau, « Catherine MAYEUR-JAOUEN, *Pèlerinages d'Égypte. Histoire de la piété copte et musulmane, xve-xxe siècles* », *Archives de sciences sociales des religions*, 136 | 2006, 115-283.

Droits d'auteur

© Archives de sciences sociales des religions
